

Vincent Thibault

# LES BÊTES



Pleine lune



collection  
«**PLUME**»

## DU MÊME AUTEUR

### LITTÉRATURE

*Le Secret fardeau de Munch*, nouvelle,  
éditions de Courberon, collection Litote, 2009.

*Les Mémoires du docteur Wilkinson*,  
nouvelles d'inspiration policière, éditions de la Pleine lune, 2010.

*La Pureté*, nouvelles d'inspiration japonaise,  
éditions du Septentrion, collection Hamac, 2010.

### PHILOSOPHIE ET SPIRITUALITÉ

*Graines d'éveil: Contes inspirés de la sagesse des Anciens*,  
préface de Claire Pimparé, éditions Un monde différent, 2007.

*Source de bonheurs et de bienfaits: Petite introduction au bouddhisme*,  
préface de Jean-Marie Lapointe,  
éditions Un monde différent, 2009.

*Quand les sombres nuages persistent: Conseils du cœur à ceux  
qui vivent des moments difficiles et à ceux qui les aiment*,  
préface de Francine Ruel, éditions de Mortagne, 2010.

*L'art du déplacement: Force, dignité, partage*, essai,  
préface de Dan Edwardes, éditions du Septentrion, 2012.

### EN PRÉPARATION

*Le doc Wilkinson a des soucis* (nouvelles).

## LES BÊTES

Éditions de la Pleine Lune  
223, 34<sup>e</sup> Avenue  
Lachine (Québec)  
H8T 1Z4  
Courriel: editplune@videotron.ca

[www.pleinelune.qc.ca](http://www.pleinelune.qc.ca)

*Infographie*  
Folio infographie

*Œuvre en couverture*  
©Lili Lemieux, photo, 2012.

*Photo de l'auteur*  
Camille Bergeron

*Diffusion pour le Québec et le Canada*  
Diffusion Dimedia  
Téléphone: 514-336-3941  
Courriel: general@dimedia.qc.ca

*Diffusion pour la France*  
Distribution du Nouveau-Monde  
Téléphone: (01) 43.54.49.02  
Courriel: direction@librairieduquebec.fr

Vincent Thibault

LES BÊTES

*roman*



Pleine lune

La Pleine Lune remercie le Conseil des Arts du Canada ainsi que la Société de développement des entreprises culturelles (SODEC) pour leur soutien financier.

L'auteur tient à remercier l'Institut Canadien de Québec et la Cité internationale des Arts de Paris.

ISBN PAPIER 978-2-89024-220-3

ISBN PDF 978-2-89024-230-2

ISBN ePUB 978-2-89024-231-9

© Les Éditions de la Pleine Lune 2012

Dépôt légal: 4<sup>e</sup> trimestre 2012

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada



PARTIE I

portraits

fleurs bleues piétinées



# I

« Vaste comme le ciel. »

Amélie se disait que dans les grandes villes où elle avait vécu – Paris d’abord, puis Montréal –, cette expression avait perdu toute sa puissance évocatrice. Elle avait lu ces mots, « vaste comme le ciel », dans des bouquins, dans des contes. Mais le ciel paraissait beaucoup moins vaste lorsque la vue était toujours comme embourbée dans une masse de béton. Les étoiles elles-mêmes, de par la constante luminosité au sol, de par le fameux smog, en venaient à se faire toutes timides jusqu’à disparaître.

Ce n’est qu’une fois arrivée à Chisasibi qu’Amélie comprit la force de ces mots. Le ciel du Nord était vaste, sans limites, c’était un ciel, un vrai. Il était presque inconcevable qu’il s’agisse du même qu’ailleurs. En fait, elle allait bientôt utiliser cette phrase merveilleuse : « *Ailleurs, c’est ici.* »

Pour inspirante qu’elle fût, cette voûte céleste se faisait parfois menaçante. Et c’est sous ce dôme funeste qu’Amélie allait vivre des épisodes décisifs, de douloureux fragments de vie.

Elle était arrivée seule, fière conductrice d’une petite Suzuki Swift 1985. Une Swift rouge,

pourquoi pas. Dans les mois qui allaient suivre, elle allait entendre quelques récits horribles qui lui feraient comprendre que ça avait été une entreprise quasi suicidaire que de s'entêter à conduire une vingtaine d'heures, sur des routes difficiles et désertes, dans un bolide en prédécomposition. Mais elle était aussi venue pour l'aventure, n'est-ce pas, et l'épopée avait commencé au moment précis où elle avait fermé la porte de son appartement montréalais. Elle avait alors été prise d'une petite folie spontanée, elle avait voulu laisser la porte grande ouverte. À quoi bon verrouiller à double tour, s'était-elle dit, puisque l'appartement est maintenant vide ? Le salon vide, le grand salon vide, le salon trois fois plus grand qu'à l'accoutumée lui avait fait un peu peur, et puis elle était partie. Les documents avaient été triés, les meubles avaient été entreposés, des tas de babioles avaient été balancées aux ordures, depuis le temps qu'elle les traînait. Changement radical de décor et de vie. Les amis, la famille la voyaient partir, *elle* l'intrépide, ou *elle* l'excentrique. Elle allait monter haut, très haut, elle allait voir la Baie. Un long remplacement, douze mois à assumer la place d'un des deux dentistes de la dernière communauté accessible par la route.

Son départ, les adieux chaleureux ou empestés, elle n'y pensait déjà plus. C'était d'abord le ciel, vraiment vaste ; ensuite seulement avait-elle commencé à apprécier l'air. L'air était manifestement plus pur, plus frais, moins humide. Par contraste, il semblait qu'on n'avait jamais changé l'air des rues des grandes villes ; il n'y avait pas de fenêtres à ouvrir, on était déjà dehors et on ne se

rendait plus compte qu'on étouffait tellement la crasse était devenue familière. Et voilà que cet air du Nord apaisait le cœur et l'esprit. C'était sans doute de cet air dont parlaient les ancêtres avec conviction, la grande panacée: « *T'es malade ? va un peu au grand air.* »

Le ciel, l'air.

Et les chiens.

Ce n'étaient pas des rues, mais des *clusters* (tout le monde employait le terme anglais). Le principe était simple: une route pavée encerclait le village, et de chaque côté de cette route se trouvait une quantité de demi-cercles sablonneux (Amélie aurait dit volontiers des fers à cheval, ou encore des demi-lunes). Ces demi-lunes, où l'on trouvait parfois une vingtaine d'adresses, c'étaient les clusters. Et dans ce cluster-là, comme dans la plupart des autres, il y avait des chiens. Des *sortes* de chiens, c'est-à-dire de ceux qui appartiennent à tous et à personne en même temps, de ces chiens sauvages et errants qui, tels des nomades épuisés et déçus, s'étaient finalement contentés d'un coin plutôt que d'un autre. Ils se tenaient en petites bandes, ces faux loups, ces graines de délinquants, pas tous très gros et aux allures hétéroclites. De purs bâtards. L'un mangeait ici pendant que l'autre grignotait là, un autre reniflait ici et tous chiaient là et là et encore ici.

Amélie avait horreur des chiens.

Elle n'avait jamais été blessée, enfant. Elle n'avait pas non plus souvenir d'avoir été témoin de comportement canin particulièrement violent. Mais allez savoir pourquoi, ils la tétanisaient.

À Montréal, alors même que les chiens étaient tous tenus en laisse, elle changeait de côté de rue lorsqu'elle en apercevait un.

À peine descendue de la vieille Swift rouge (une grosse plaque de rouille décolla quand elle ouvrit la porte), la dentiste s'était dégourdi les muscles, elle avait levé les mains vers le ciel dans un mouvement de joyeux abandon, avait fermé les yeux en respirant à pleins poumons... En ouvrant les paupières, elle vit s'approcher d'elle l'immanquable bête, une masse noire d'une cinquantaine de kilos. Un mètre à peine l'en distançait, crier n'allait servir à rien, et elle cria quand même. Et le chien de se lever sur ses pattes arrière, de se *propulser*, et de planter ses pattes antérieures, terreuses, terribles et griffées, sur ses épaules tremblantes.

Il voulait jouer.

C'est ainsi qu'Amélie se débarrassa de sa peur. L'obsession était partie comme elle était venue : bizarrement, brutalement. Elle se mit à jouer, à câliner la bête, qui ne manqua pas de se coucher sur le dos, quémendant gracieusement des caresses sur le ventre... Le chien était tout sale, ça en était encore plus drôle.

La peur s'était évaporée.

On avait enfin changé d'air.

Les choses avançaient.

## II

« Manquait plus que ça... »

À partir du moment même où il était arrivé à l'aéroport de Montréal, *trente heures avant d'atterrir à Chisasibi*, le quotidien de Benoît avait été semé d'embûches. Petites engeances, détails qui tuent.

« Mais ce sac contient des objets précieux ! avait-il envoyé à la commis du comptoir d'enregistrement de la compagnie aérienne.

— Mmm... Allez-vous à Val-d'Or ?

— Non, Chisazibi.

— Ah, Chisasibi. Eh bien... Je suis désolée, l'avion sera plein. Un seul bagage à main. »

Aucune négociation n'était possible. Mais de quel genre d'avion de cambrousse s'agissait-il ? Franchement ! Elle a bien vu la grosse femme qui s'est enregistrée juste avant moi. A-t-on considéré nos poids respectifs ? C'est elle qu'on aurait dû mettre dans la soute !

Benoît n'avait pas l'habitude d'être mesquin. Il se voyait méprisable et méprisant sous le seul effet de l'incertitude, sinon de la fatigue accumulée : l'avion vers Chisasibi décollant de Montréal, Benoît était parti de Québec la soirée précédente, pour ne dormir ensuite que quelques

heures avant de se rendre à l'aéroport, où il devait être avant sept heures du matin. Une fois sur place, il s'était égaré, avant de réaliser que le comptoir d'enregistrement était près de la porte-n° 1 des voyageurs locaux. Ça aurait bien pu être la porte-n° n'importe quoi, mais la n° 1 avait quelque chose d'insultant, pour qui sait s'indigner de banalités. C'était sans compter les deux semaines qui précédèrent, sorte d'enfer en accéléré : accumulation de petites tortures sans petites morts, de grand ménage dans les affaires et de foutoir dans le cœur, de changements, de beaucoup de changements.

L'avion, évidemment, était en retard.

De peu d'abord, et puis d'un peu plus. C'était d'autant plus exaspérant du fait qu'il n'y avait à Montréal aucun vent, aucun nuage en vue. Mais c'était comme ça et ce n'était qu'un début.

Quand Benoît monta enfin à bord de l'avion de type Dash 8, il en estima le nombre de sièges à trente. Il n'avait pas compté : ça aurait pu être plus, ça aurait pu être moins, et d'ailleurs, c'était plus. L'appareil était doté de deux turbopropulseurs (des hélices, donc), qui faisaient un sale boucan. On entendait mal l'hôtesse de l'air qui s'évertuait à discourir à l'aide d'un système de son usé, grincheux.

Le trajet devait être : Montréal – Val-d'Or – Waskaganish – Chisasibi.

Il en fut tout autrement. On avait atterri volontiers à Val-d'Or, mais sans pouvoir repartir avant le lendemain.

Le brouillard, il paraît. Et ils appellent ça du brouillard ? On voit pire ! Ah, et comment ?



15-20 minutes avant d'avoir nos bagages? Mais ça fait déjà 15-20 minutes! Aaaaah, 15-20 nouvelles minutes?

Il avait lancé environ trente-douze coups d'œil furtifs aux couvertures des magazines à potins. Mais l'overdose d'Untel et les jumeaux d'une belle n'arrivaient pas à lui remonter le moral.

Il avait passé la nuit à l'hôtel de Val-d'Or, avant de se retrouver au comble du bonheur dès le lendemain: l'avion entamerait finalement un autre trajet, fort inhabituel et particulièrement long (l'agent de bord avait atténué, il avait dit «un peu plus long»). Val-d'Or – Chibougamau – Nemaska – Waskaganish – Wemindji – Chisasibi. La presque totale (à dire vrai, il n'y manquait que la communauté d'Eastmain). C'était ce que d'aucuns baptisaient, dans un québécois impeccable, la *run* de lait. Et pour le plaisir des gastronomes, il n'y avait qu'une seule nourriture à bord: des craquelins Gold Fish.

À l'aéroport de Waskaganish – pour peu que l'on puisse parler d'un aéroport –, tout le monde doit descendre, et l'on attend *15-20 minutes* avant de repartir. Se sentant un peu claustrophobe dans la salle étroite et animée (il faut dire que depuis Val-d'Or, trois nouvelles mamans s'étaient jointes au groupe, accompagnées de nouveau-nés pleurnichards), Benoît sortit. Dehors, il n'y avait rien, rien que des fumeurs.

Il s'agissait de son premier contact avec la nation crie. Alors, il observa.

Il ne voyait que des êtres gros et lourds. Dans l'avion, n'importe qui aurait considéré les bla-

gues et les rires, n'importe qui aurait spontanément reconnu ce côté enfantin qu'avaient les autochtones, cet admirable émerveillement pour les menues choses, le plaisir des jeux simples. Benoît, qui n'était pas n'importe qui, n'avait rien vu de cela. Il n'avait pas non plus ressenti la force tranquille qui émanait des personnes âgées, il n'avait perçu que l'insouciance et la confusion des plus jeunes. Et même les jeunes lui paraissaient obèses. Des êtres lourds et lourdauds, se répétait-il. Il songeait à des personnages sortis de tableaux de Botero, moins comiques parce que moins colorés. Du chaud soleil, il ne considérait que la déclinaison. Ce n'était pas la fin de l'été, mais le début de l'automne, et l'automne, c'était déjà le début de l'hiver, l'hiver glacial et confinant à la solitude.

Bordel, qu'est-ce que je fous ici? (Les voyageurs retournaient lentement vers l'avion.) Et surtout, qu'est-ce que je vais foutre là-bas? Je ne connais personne à Chisasibi. Il y a bien Marc, mais justement, il est pas là.

Marc, c'était un ami infirmier qui travaillait dans le Nord depuis quatre ans. C'était lui qui avait incité Benoît à venir « changer d'air », à prendre le nécessaire recul sur sa vie. Il lui avait trouvé un boulot à l'école (ça n'avait d'ailleurs pas été très difficile), il avait tout arrangé pour lui. Et voilà que la femme de Marc allait accoucher, qu'il était retourné à Sherbrooke pour plusieurs mois. Cette absence était un mal pour un bien, avait-il encouragé Benoît: je te prête mon appartement à Chisasibi, ça sera plus simple comme ça. Vas-y quand même, vieux. T'en as besoin...

Il se répétait ces phrases dans le camion poussiéreux. Une sorte de véhicule suburbain servant de taxi, dans lequel on lui avait dit de se glisser une fois arrivé à l'aéroport de Chisasibi. Ils étaient dix là-dedans. Et nul besoin de se soucier de sécurité : il n'y avait plus une ceinture fonctionnelle. De toute façon, Benoît se demandait si le chauffeur avait vraiment son permis de conduire.

L'appartement, Benoît y arriva enfin, complètement épuisé, désossé. Marc devait lui avoir laissé les clés sous le paillason. Elles n'y étaient pas. Ou elles n'y étaient plus.

« Manquait plus que ça... »

### III

« Kate BOBBISH : 1967-2002. »

« Gary et Greta BEARSKIN : 1949/1954-1997. »

« Bertha LAMEBOY : 1898-1981. »

Tiens, s'exclama-t-il. 1981. Étonnant qu'on ne l'ait pas enterrée sur l'Île.

John était arrivé le premier, accompagné de son fils William. Ce dernier préférait attendre dans le boisé tout près. C'est un âge où l'on ne *fuit* pas encore la triste réalité de la vie et de la mort : on préfère jouer, tout simplement.

John se promenait nostalgique entre les tombes.

« Cherubine REDNOSE-MATCHES : 1946-1999. »

« Mabel CHISKAMISH : 1902-1984. »

« Solomon TAPIATIC : 1986-2005. »

Oh, Solomon ! Si jeune...

Il les avait presque tous connus. Nombre d'entre eux furent de la famille éloignée, plusieurs avaient été des amis. C'était un étrange sentiment que de lire tous ces noms, ces dates... Le cimetière (il y en avait un autre à quelques minutes de là) n'était pas très grand, peut-être cinquante mètres de long sur trente de large. L'on marchait où l'on pouvait, les stèles – parfois

cas un humain et pas un carcajou. John se sentit étourdi et eut un bref haut-le-cœur. L'homme l'aïda à se relever, puis s'approcha lentement de William.

« *No worry. Okay, it is okay.* »

L'homme eut l'air de se souvenir de quelque chose, ouvrit son sac et tendit une barre de chocolat à l'enfant. Quand John reprit ses esprits, il s'aperçut que l'homme était un Inuit. Que pouvait-il bien faire là ?

« *Come, come. Will help you. My ski-doo, other side.* »

L'Inuit pointait vers l'obscurité.

« *Come, ski-doo other side* », répéta-t-il.

En prenant appui sur le bras du petit homme, John remarqua son visage. Il crut l'avoir déjà croisé au village. Peut-être pas. En tout cas, il n'avait pas l'habitude de porter attention aux Inuits. Si peu l'habitude qu'il n'arrivait pas à en déchiffrer l'expression faciale. Les yeux comme des pierres, la peau craquelée, un sourire à l'état brut. Que se passait-il derrière tout ça, qu'avait en tête l'Inuit ?

John regarda tour à tour l'homme, son fils, l'obscur fond du conduit, ses genoux dévastés.

Il était fatigué.



Vincent Thibault a d'abord été libraire et professeur d'arts martiaux, avant de se consacrer presque exclusivement au travail spirituel et à l'écriture. Défenseur de ce qu'il conviendrait d'appeler « l'optimisme éclairé », voyageur amusé, et étudiant de maîtres tibétains, il touche à des genres littéraires variés et est notamment l'auteur de contes, de nouvelles et d'essais.

Vincent Thibault en est à son second livre publié à la Pleine Lune. On se rappelle sa verve impétueuse et son imagination débordante dans *Les Mémoires du docteur Wilkinson*.

## Vincent Thibault

### LES BÊTES

Confinées à Chisasibi, réserve amérindienne dans le Nord du Québec, les bêtes traquent les bêtes et survivent comme elles le peuvent à leurs solitudes. Une dentiste candide, un professeur blasé, un père en dépression, un adolescent malicieux, un poète fantôme. Cinq vies, aussi agitées et fragiles que des flocons avant la tempête.

Dans les premières pages, ce roman oscille entre le reportage et la comédie de mœurs; bientôt, on a droit à des doses de surréalisme et de mystère; tantôt, ça bascule vers le thriller écologique. *Les Bêtes* est un roman sur la naïveté et la condescendance, sur l'amitié et l'espoir aussi. Un roman résolument moderne, original, rafraîchissant. Et juste assez déroutant.

« [...] verve intarissable, effets de style brillants qu'il distille à ses personnages [...] Jouissez du talent impétueux de Vincent Thibault, de son originalité percutante. »

Dominique Blondeau, écrivaine et critique,  
*Ma page littéraire*